

Sculpture gothique : La salle capitulaire

La sculpture témoin des malheurs du temps

« Evoquons la vie d'un Toulousain né vers 1400 et qui aurait vécu une quarantaine d'années. Il n'aura pas connu moins d'une demi-douzaine de disettes, autant d'épidémies ; à huit reprises, de grands incendies, des inondations graves auront désolé sa ville ; pendant près d'une vingtaine d'années, les routiers auront porté l'insécurité jusqu'au pied de son enceinte ; il aura assisté à plusieurs émeutes. De 1410 à 1443, six années seulement auront été exemptes de catastrophes »¹.

Cet exemple toulousain donne une idée de l'impressionnante série de fléaux qui s'abattit sur le Languedoc mais aussi l'ensemble du royaume de France et une grande partie de l'Europe au cours des deux derniers siècles du Moyen Age et particulièrement du milieu du XIV^e au milieu du XV^e siècle, où famines, pestes, guerres et schisme se succédèrent.

Avec l'essor économique des XII^e et XIII^e siècles, les famines et les disettes avaient disparu. Mais dès le début du XIV^e siècle, la diminution des rendements agricoles se fait sentir ; quelques hivers trop froids, quelques étés trop pluvieux compromettent les récoltes ; la cherté des grains ramène la disette et même la famine pour les plus pauvres. Sous alimentée, la population est d'autant plus vulnérable aux attaques du deuxième fléau, la Peste Noire. En effet, après six cents ans d'accalmie, la « mort noire » reparaît en Europe en 1347, apportée d'Orient par les navires génois ; elle se répand avec une rapidité terrifiante ; Toulouse est atteinte en avril 1348 ; comme un peu partout en Occident, un tiers de la population a été emporté : c'est « la Grande Mortalité ». La peste, devenue endémique, reparaît en 1361 puis à nouveau au XV^e siècle.

Le troisième fléau, la guerre, oppose à partir de 1337 et pour un long siècle les deux plus importants royaumes d'Occident, la France et l'Angleterre. Les grandes batailles de la Guerre de Cent Ans se déroulent loin du Languedoc (désastres français de Crécy 1346, d'Azincourt 1415...) mais le Toulousain est voisin de l'Aquitaine anglaise (« barriera e frontiera de tot lo pays » disent les Capitouls en 1438). Cette proximité le fait vivre dans l'insécurité entretenue par les compagnies de routiers et sous la menace des expéditions du Prince Noir (Toulouse doit reconstruire ses remparts, démolis en 1229 par ordre du roi). A la guerre étrangère s'ajoute bientôt la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons.

¹ Philippe Wolff, *Histoire du Languedoc*, Toulouse, Privat, 1967.

Pour faire face aux dépenses de la guerre, le pouvoir royal accroît la pression fiscale ; elle s'ajoute aux impôts seigneuriaux ; les révoltes de miséreux se multiplient, jacqueries, soulèvements du Tuchinat²...

L'institution la plus solide de la Chrétienté médiévale, l'Eglise, est elle aussi en crise. Depuis 1309, les papes ont quitté Rome pour Avignon ; ils y restent jusqu'en 1377. Dès le retour de la papauté en Italie, en 1378, commence le « Grand Schisme » avec l'élection d'un pape à Rome et d'un autre à Avignon. Papes et « antipapes » s'excommunient réciproquement. Cette situation scandaleuse ne prend fin qu'au XV^e siècle.

Cet « Automne du Moyen Age »³ est donc un temps de misère et d'angoisse pour les contemporains ; ils sont conscients de la précarité de la vie, hantés par la mort et surtout par le souci de leur salut individuel. Ils se tournent plus que jamais vers le ciel : « A peste, fame et bello, libera nos Domine »⁴. Dieu paraît plus proche qu'à l'époque romane ; la spiritualité franciscaine a mis l'accent sur son humanité ; les « Révélations » de sainte Brigitte de Suède (morte en 1373) peignent de façon réaliste la vie du Christ et de la Vierge ; la « Devotio Moderna », l'imitation de Jésus-Christ invitent les fidèles à méditer sur la Passion afin de donner un sens à leurs propres souffrances. L'art religieux est marqué par un accent tragique. Dès 1310, la Passion est représentée sur le parvis de la cathédrale de Rouen. Le « Mystère de la Passion » d'Arnoul Gréban, joué à Paris vers 1450, est un chef-d'œuvre du théâtre médiéval (cf. doc. en annexe). Peintres et sculpteurs s'inspirent sans doute de ce théâtre religieux quand ils représentent le cycle de la Passion. Mais alors que les artistes des siècles précédents montraient un Christ triomphant jusque sur la croix, ceux des XIV^e et XV^e siècles présentent un Christ souffrant, bras tendus, tête inclinée sur la poitrine, corps marqué par les traces de la flagellation, plaies des mains, des pieds, du côté. C'est le « Christus patiens », le « Christus dolorosus » quasi expressionniste.

L'iconographie de la Vierge connaît la même évolution ; les gracieuses madones à l'Enfant du XIII^e siècle et du début du XIV^e sont supplantées par la Vierge douloureuse ; associée aux souffrances de son fils, elle est représentée debout au pied de la croix (« Stabat Mater Dolorosa ») ou assise, tenant le Christ mort sur ses genoux. Ce type iconographique de la « Pietà », la Vierge de Pitié, connaît une grande faveur ; le groupe de la mère et du fils est souvent entouré par les témoins de la Passion, saint Jean et sainte Marie-Madeleine, et parfois par les donateurs⁵. Un autre thème qui se développe à cette époque est celui de la Mise au tombeau, inspiré certainement aussi par le théâtre religieux⁶.

² Les Tuchins, paysans et artisans misérables vivant de brigandage en Auvergne, se répandirent en Languedoc. En 1382, la répression royale fut terrible.

³ Titre d'un ouvrage ancien de Johan Huizinga (1932).

⁴ « De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous Seigneur ».

⁵ cf. La *Pietà de Candie*, la *Pietà des Récollets*, la *Pietà sous les instruments de la Passion*...

⁶ cf. La *Mise au Tombeau* provenant de la cathédrale Saint-Etienne.

Les malheurs du temps conduisent aussi à prier les saints protecteurs et intercesseurs : les statues de saint Sébastien invoqué pendant les pestes, de saint Michel, protecteur des âmes et défenseur du royaume de France menacé par l'Anglais, en témoignent⁷.

Cette époque de crise et de calamités n'est donc pas sur le plan culturel un moment de contraction, de repli mais au contraire de fécondité artistique nouvelle :

« Ceux qui survécurent à la peste noire se retrouvèrent, passée l'épreuve, moins nombreux à se partager autant sinon plus de richesses, lesquelles devenaient plus mobiles ... soit pour se racheter en consacrant au décor de la dévotion une part des biens mal acquis, soit pour célébrer un succès par un déploiement de parures, soit pour satisfaire le goût de jouir de la vie qu'attisait la présence de la mort sournoise, tout cela fait qu'au milieu de tant de dégâts et de détresse, la production de l'œuvre d'art ne faiblit pas bien au contraire. Ce furent ses formes qui se modifièrent par l'effet de divers mouvements entremêlés. »⁸

⁷ cf. Deux statues de *saint Sébastien*, et *saint Michel terrassant le démon*.

⁸ Georges Duby, dans G. Duby, M. Laclotte, *Le Moyen Age – Histoire artistique de l'Europe*, Paris, Seuil, 1995.